

# LES LANGUES NÉO-LATINES

---

Français, Italiens et Espagnols, nous sommes des nations latines et nous parlons latin. C'est l'école néo-latine qui le dit; il est vrai qu'elle ne le prouve point et qu'il faut l'en croire sur parole. Certaines apparences philologiques, la méritoire publication des vieux textes avec force préfaces, gloses et conclusions savamment spécieuses, enfin des noms considérables ont accrédité sa théorie; elle a la vogue, elle est la loi et les prophètes, et l'on passe pour bizarre à vouloir en faire toucher du doigt l'inanité. De la « Bibliothèque de l'École des Chartes », où elle était enfouie, elle a gagné le journal, facile aux opinions reçues: il n'est guère de semaine où quelque publiciste ne prenne la peine de nous rappeler amplement ou incidemment que nous sommes des Latins. Latins, en quoi? Par le sang? Le Romain de l'empire n'était point prolifique, et l'eût-il été, qu'il n'aurait pas suffi à peupler à lui seul toute l'Europe occidentale qui d'ailleurs n'était nullement déserte: pour avoir des citoyens, Rome impériale dut adopter le monde, et lorsque tous les vaincus furent Romains il n'y eut plus de Romains. Par le génie et par la langue, alors? Cinq siècles de domination romaine ont nécessairement déteint sur la Gaule. Peut-être devons-nous au Romain de la décadence, qui fut surtout notre maître, certaines parties, non les meilleures ni les plus belles, de notre caractère national: le respect servile de la formule légale, juridique, administrative ou politique, une sorte de pusillanimité civique et l'effacement, j'allais dire l'abdication de l'individu. Quant à la langue gauloise, évidemment le vainqueur la viola, mais il ne l'abolit point. Partout la nationalité survécut à l'indépendance et l'âme de la nationalité c'est la langue; elle ne disparaît qu'avec le peuple qui la parle. En réalité, il n'y a ni nations ni langues néo-latines, et le paradoxe consiste à dire qu'il y en a.

Voilà quatre cents ans que l'on dispute de l'origine du français, et pour qui ne se paie pas de mots, la question n'a pas fait un pas. Qu'elle soit difficile, c'est évident; mais il ne s'ensuit pas

qu'elle soit insoluble. La vérité est qu'on s'y prend mal ; la méthode de l'école néo-latine est visiblement sophistique. On part de ce fait notoire, à savoir qu'il y a dans notre idiome une assez forte couche de latinité, et l'on en conclut qu'il doit être de descendance latine ou, comme on dit, une évolution du latin. C'est excessif, car c'est conclure de la surface au tréfonds ou de l'accessoire au principal.

Pour justifier cette théorie, on a élaboré tout un petit code de lois de dérivation ou d'évolution que l'on nous donne pour le dernier mot de la linguistique. Soit, mais ce chef-d'œuvre a un défaut capital : c'est qu'il ne suffit à rien. Les pères de la chose ont beau jouer de leurs règles, les deux tiers de notre vocabulaire échappent à leur prestidigitation et se refusent désespérément à évoluer du latin. Seul l'autre tiers a la physionomie latine, mais diversement caractérisée. Tantôt les mots sont franchement latins et, sous le rétrécissement de leurs braies gauloises, l'œil découvre d'abord l'ampleur native de leur toge romaine : ceux-là nous viennent en droite ligne des bords du Tibre, apportés et propagés par la conquête. Tantôt leur latinité est effacée et comme fruste. Sont-ils latins ou français ? L'un et l'autre : ils préexistaient chez nous à la domination romaine, communs à la fois aux Gaulois et aux Latins. Cette sorte de latin aborigène, l'école néo-latine l'accapare comme l'autre et, pour le réduire à son système, le torture plus qu'il n'est permis. Avec la grammaire elle en use plus licencieusement encore. S'il est deux syntaxes essentiellement différentes, ce sont les syntaxes latine et française. A vouloir tirer celle-ci de celle-là, l'école néo-latine perd son latin et son français. La manière, par exemple, dont elle dérive l'article français du pronom démonstratif latin est une des plus rares opérations chirurgicales qu'il soit possible de pratiquer.

Avant d'affirmer que nous parlions latin, il eût été sage de s'enquérir comment il se faisait que nous ne parlions plus gaulois. Même en philologie, il convient de tenir un certain compte du bon sens et de l'histoire.

## I

Le premier, le xvi<sup>e</sup> siècle se demanda, non pas d'où venait le français, mais à laquelle des deux langues grecque ou latine il

ressemblait davantage. Il savait admirablement le grec et le latin ; il les tenait pour les deux plus belles langues que les hommes eussent jamais parlées. Il était naturel, sinon scientifique, qu'il jugeât sur elles des idiomes modernes : celui qui en approchait le plus lui paraissait le plus parfait.

Au sujet du français deux opinions se produisirent ; les uns soutinrent qu'il avait plus de rapport avec le grec, les autres avec le latin. Parmi les premiers, Henri Estienne brilla par l'éclat de son érudition et par la vivacité de sa polémique. Il eut des prédécesseurs et des imitateurs, mais l'on nese souvient plus que de lui. On sait le culte passionné qu'il professait pour notre idiome national. Jaloux de sa pureté, il supportait mal qu'on y mêlât tant de mots étrangers, surtout espagnols et italiens, dont il n'avait que faire. En quoi donc l'espagnol et l'italien valaient-ils mieux que le français ? Ils lui étaient inférieurs, car ils étaient moins grecs que lui. C'est pour le prouver qu'il écrivit au courant de la plume et au hasard de la mémoire sa « conformité du langage françois avec le grec ». Une dédicace, une préface et trois livres, en tout deux cents pages et le tout infiniment agréable à lire, voilà cette improvisation écrite. L'auteur passe en revue les différentes parties du discours : le nom, le pronom, le verbe, etc., note certains idiotismes communs au grec et au français et finit par une liste de mots français transcrits ou dérivés du grec. Il cause de tout cela en un style vif, familier, savoureux, et l'on est émerveillé qu'en ce temps il ait pu gloser avec tant d'agrément et si peu de pédanterie ; pourvus d'un outil plus parfait, Fénelon et Voltaire s'en sont à peine mieux tirés. Par malheur le fond laisse beaucoup à désirer. Les analogies phraséologiques qu'il relève entre le français et le grec sont frappantes, mais nullement décisives : d'abord, elles sont trop peu nombreuses ; ensuite, il existe de ces rencontres entre les langues les plus disparates ; enfin — ce qui va directement contre sa thèse — il serait aisé d'en signaler un plus grand nombre et aussi sensibles entre le français et le latin. Aussi les contemporains furent-ils, ce semble, plus charmés que convaincus ; ils le lurent comme nous le lisons encore, plutôt pour le plaisir que pour l'utilité. Henri Estienne ne fit point école, et l'opinion qui voulait que notre langue fût plus latine que grecque prévalut.

Estienne Pasquier n'était, à proprement parler, ni un helléniste, ni un latiniste ; il fut surtout un curieux, à l'esprit très

alerte quoique au style un peu lourd, excellemment doué de sens, de flair et de méthode. Inférieur en bloc à Henri Estienne, il enfonça plus avant que lui sur ce point particulier, car au lieu de s'arrêter à la « conformité » du français soit avec le grec, soit avec le latin, il alla droit à ses origines et à ses éléments. Il ouvre son huitième livre des « Recherches de la France » par deux chapitres extrêmement remarquables pour l'époque. Après quelques considérations générales fort judicieuses, il fait apprendre aux Gaulois la langue de leurs vainqueurs « par une volontaire contrainte » ; seulement, en apprenant le latin, les Gaulois l'arrangèrent à leur manière, l'habillèrent à la gauloise et « bâtirent un nouveau langage sur les fondements de l'ancien ». Il appelle ce nouveau langage le « vulgaire romain » ou encore le « roman ». Sa conclusion est que notre langue « est composée part de l'ancienne gauloise, part de la latine, part de la française ; et, si ainsi le voulez, elle a plusieurs grandes symbolisations avec la grégeoise ». Ces « symbolisations » ne sont là que par révérence pour la grande mémoire de Henri Estienne. Il est évident qu'il les regarde comme tout à fait secondaires ; aussi n'hésite-t-il pas à déclarer quelques lignes plus loin que le français est « plutôt romain qu'autrement ». Pasquier écrit tout cela couramment et sans se douter des impossibilités de sa théorie. Au fond, c'est un néo-latin, mais un néo-latin primitif, sans l'ombre d'affectation technique, jugeant d'après le bon sens et non d'après des règles systématiques. Surtout il a le grand mérite de se préoccuper de l'histoire : il sent qu'on ne peut se passer d'elle ; il la consulte loyalement, mais gauchement. Du reste, vu l'état rudimentaire où elle était encore, elle ne pouvait faire que des dupes.

Le xvii<sup>e</sup> siècle eut plus de génie que d'érudition ; il mania magistralement la langue, sans s'inquiéter de son origine. Il n'étymologisa guère qu'en la personne de Ménage. Les contemporains virent en lui un nouveau Varron ; peut-être le rappellent-il moins par son grand savoir que par sa candeur étymologique. Dans ses *Origines de la langue française*, il se range à l'opinion commune et ramène tout au latin. Quand le latin classique lui manque, il a recours au bas-latin et, en l'absence de celui-ci, il forge lui-même un latin quelconque. On sourit volontiers de ses étymologies à la bonne franquette ; on n'ose les citer, mais on les transcrit. L'école néo-latine suit Diez et Diez suit Ménage.

Si bien que sur cent étymologies de l'école néo-latine, il y en a, de compte fait, quatre-vingt-dix de Ménage. Entre elle et lui, il y a cependant une différence : lui y va tout simplement et sans chercher à étayer sa fantaisie ; elle, pédantesquement, hérissée d'une terminologie dogmatique et sans lumière ; il divertit et elle fatigue.

Le xviii<sup>e</sup> siècle, en sa seconde moitié, offre cette bizarrerie qu'il s'efforce d'enfouir le moyen âge social et d'exhumer le moyen âge littéraire. On se jette sur les monuments si longtemps délaissés de notre vieille langue avec cette sorte d'enthousiasme concentré qui caractérise l'érudition ; on les déchiffre, on les annote, on les célèbre. Barbazan, La Curne, Legrand d'Aussy et Roquefort, entre autres, firent des merveilles. Tous sont également persuadés que notre langue est née de la corruption du latin ; ils ne sortent pas de là.

Cependant voici quelque chose de nouveau, mais qui ne vaut pas mieux : c'est une « Académie celtique » qui se fonde en 1803. Avec elle, plus de latin, rien que du celtique : seulement le celtique c'est le bas-breton. L'étrange idée que de prendre pour type du celtique le seul idiome de France qui, avec le basque, ne soit pas proprement celtique ! Aujourd'hui les celtisants dînent et tostent ; jamais ils n'ont montré tant d'esprit. A part cette excentricité bretonnante, tout le monde continue à croire à la latinité du français. Créée en 1821, l'École des Chartes s'empresse de la proclamer un axiome, c'est-à-dire une vérité évidente de soi et non démontrable. « Le français est né du latin, dit-elle : ce point a maintenant la force d'un axiome. » Un axiome, non, mais un dogme, et si abstrus qu'il est incompréhensible. Raynouard, qui d'ailleurs partageait l'opinion dominante, sentait si bien sa fragilité qu'il entreprit, toute affaire cessante, de l'asseoir enfin sur des résultats positifs. Il concentra ses recherches sur deux points : la date de l'avènement du roman et les liens syntaxiques qui le rattachaient au latin. Son information terminée, il annonça les deux découvertes suivantes : le roman paraît en l'an mille, et la preuve qu'il vient du latin, c'est qu'il a gardé une trace sensible de la seconde déclinaison latine, ayant une *s* au singulier du substantif et de l'adjectif et n'en ayant pas au pluriel. C'était tout et ce n'était rien. Il ne fut pas difficile de prouver à Raynouard, par des témoignages authentiques et précis, que le roman était antérieur à l'an mille. Il ne le fut pas davantage de

lui montrer, manuscrits en main, que sa règle de l's n'était qu'un caprice de copiste. Sa trouvaille était mort-née, et Fauriel, en pleine Sorbonne, la balaya définitivement de la science. L'effort de Raynouard est le dernier que l'on ait fait pour donner à l'hypothèse néo-latine un fondement scientifique. Le néo-latinisme s'est retranché dans sa dignité axiomatique : du sein de son évidence, éclatante pour lui seul, il jouit de son triomphe et ne souffre point qu'on le discute ; à peine fait-il aux dissidents l'honneur de les excommunier. Cette douceur de vie a détruit son énergie ; plus d'activité féconde, plus d'œuvres originales. Que produit-il à cette heure ? De loin en loin, dans ses sanctuaires officiels, il propose une étymologie nouvelle ou encore quelques changements dans la proportion des éléments qui, d'après lui, entrent dans notre idiome. Vers 1860, il y admettait trois sixièmes de latin, un de celtique, un d'allemand et enfin un de grec. Aujourd'hui il dose le pot-pourri tout autrement : cinq sixièmes de latin, un de celtique et d'allemand et, en fait de grec, tout compté, tout rabattu, vingt mots seulement. Ce n'est plus de la fantaisie, c'est de la sénilité.

De Pasquier aux néo-latins d'aujourd'hui, il n'y a que les apparences qui aient changé. Le néo-latinisme a revêtu un luxe de doctrine qui fait illusion ; mais sous ces dehors scientifiques persiste l'originelle précarité du fond : pour être plus imposant, l'édifice n'en est pas plus solide.

## II

Le français, l'italien et l'espagnol sont trois grands dialectes de la même langue : témoin la parfaite identité de la plus grande partie de leur vocabulaire et de tout leur système syntaxique. Un peu par inexpérience philologique et beaucoup pour les besoins de sa cause, Henri Estienne les séparait et se trompait.

D'où vient l'identité de ces trois idiomes ? Est-elle le fait de Rome qui aurait imposé aux vaincus l'obligation de parler latin ou faut-il l'attribuer à la commune origine des peuples de l'Italie, de la Gaule et de l'Espagne ?

Que le latin fût la langue officielle de l'empire, c'est incontestable. C'était une nécessité politique et comme le symbole de la souveraineté ; tout conquérant en use de la sorte. La tradition romaine était vétilleuse sur ce point. Elle n'admettait pas qu'un

représentant quelconque de la puissance publique s'exprimât autrement qu'en latin, fût-il d'ailleurs en état de parler l'idiome du peuple auquel il s'adressait : de là le nombre prodigieux des interprètes dans l'univers romain.

Pour les actes de la vie civile, le latin fut d'abord la seule langue légale. Mais la raison politique ayant vulgarisé chaque jour davantage le titre de citoyen, le latin ne tarda pas à paraître insuffisant et l'on finit par conférer, du moins dans certains cas, le caractère légal à tous les idiomes. Dès 228, les quatre grandes langues de l'empire : le grec, le punique, le syriaque et le gaulois, étaient reconnues comme langues légales.

Voilà dans quelle mesure Rome imposa le latin aux vaincus ; il n'existe pas un seul texte qui prouve qu'elle soit allée plus loin. Nul essai de latinisation, nulle propagande : cela n'était point dans le caractère de la domination romaine. Jamais domination ne se montra moins tatillonne et ne s'exerça de plus haut. On sait l'espèce d'autonomie municipale qu'elle respecta là où elle existait et qu'elle suscita là où elle n'existait pas. Elle n'exigeait que deux choses, là-dessus intraitable : la paix et le tribut ou, comme nous disons, l'ordre et l'impôt.

Comment d'ailleurs Rome s'y fût-elle prise pour substituer le latin aux idiomes nationaux ? Par la colonisation ? Si nombreuses qu'aient été ses colonies, elles étaient comme perdues au milieu des multitudes soumises. Par l'école populaire d'État ? L'idée n'en pouvait venir à un cerveau antique, fût-il grec ou romain. A la vérité, chaque pays eut un ou plusieurs centres de culture gréco-latine, sa cité littéraire, son Athènes : l'Afrique avait Carthage ; l'Espagne, Cordoue ; la Gaule, Marseille, Autun, Bordeaux. Mais que pouvaient sur le peuple tous ces professeurs de philosophie, d'éloquence et de grammaire ? Absolument rien. C'était une élite instruisant une élite ; leur influence était aussi nulle sur les paysans d'alors que celle de nos Facultés sur les paysans d'aujourd'hui. Jamais Rome ne songea à latiniser le monde, et en eût-elle eu la pensée, qu'elle n'en aurait pas eu les moyens : cela était visiblement au-dessus de ses forces.

Où, mais le monde se latinisa de lui-même ? Au fond l'on en revient toujours à la « volontaire contrainte » de Pasquier. Malheureusement ce n'est là qu'une antithèse, et un peu quintessenciée encore, un peu *xvi<sup>e</sup> siècle* ; un jeu de mots n'est pas une raison. L'Occident se rua dans la latinité, cela est vrai, mais seu-

lement d'une vérité de surface et comme à fleur de peau. Qui apprit le latin ? L'aristocratie de la naissance, de la fortune et du talent, la société, comme nous dirions aujourd'hui : ceux-ci par ambition, pour devenir quelqu'un ou quelque chose ; ceux-là tout simplement par genre. De l'Atlantique à l'Adriatique tous les honnêtes gens parlèrent latin, comme ils parlaient grec de l'Adriatique à l'Euphrate. On ne voit qu'eux, et l'on voit mal : au-dessous de cette élite, il y a la foule, le peuple. Que fit le peuple ? Dans une civilisation supérieure, la masse n'est sensible qu'au côté matériel, au bien-être ; cela seul est à sa portée, la touche et l'attire. La paix romaine fut un bienfait pour elle. Elle eut plus d'argent et de besoins, se nourrit, se logea et se vêtit mieux, vécut une vie plus douce. Par là seulement elle devint latine : elle changea de genre de vie, mais non de langue. Pas un des grands idiomes nationaux ne disparut ; là-dessus les témoignages les plus formels abondent. En Italie, l'on continua à parler gaulois dans le nord, étrusque, ombrien et osque dans le centre, grec dans le sud. L'Afrique méditerranéenne parlait carthaginois et aussi berbère sans doute, du temps de saint Augustin et de Procope ; la Galatie et l'Auvergne parlaient celtique du temps de saint Jérôme et de Sidoine Apollinaire. Le latin domina tout et n'effaça rien. Il en fut de lui comme de toutes les langues officielles modernes : ni le saxon, ni le florentin, ni le castillan n'ont aboli les dialectes sur lesquels ils règnent. Chez nous, sous le dialecte de l'Île-de-France devenu notre langue nationale, persistent tous les autres dialectes ses frères : dialectes de langue d'oïl, le normand, le picard, etc. ; dialectes de langue d'oc : le provençal, le gascon, etc. Le bon sens et l'histoire protestent à la fois contre la latinisation de l'Occident.

Comment expliquer d'ailleurs que, seuls parmi les peuples conquis, les Italiens, les Gaulois et les Espagnols aient abandonné leurs idiomes pour adopter le latin ? Laissons de côté la Bretagne et le monde hellénique. On pourrait dire que l'éloignement sauva l'idiome insulaire. Quant au grec, son incomparable littérature le rendait invincible ; c'est lui qui a pénétré et comme rempli le latin. Mais le berbère, mais le basque, pourquoi auraient-ils résisté lorsque, autour d'eux, succombaient tous les autres idiomes indigènes ? L'Afrique fut la première à subir le joug, et elle le porta jusqu'à la fin. La civilisation romaine y réussit admirablement ; il n'y eut pas en Occident un pays plus

romain que celui-là. Les empereurs et les lettrés y poussèrent avec une égale abondance et une égale vigueur. C'est sur ces bords méditerranéens que la latinité jeta son dernier éclat : dans l'épuisement du reste de l'Occident, seule l'Afrique romaine pense, parle et écrit, vit intellectuellement. Le latin aurait dû y éteindre tous les idiomes indigènes, et il n'a pas laissé de trace dans le berbère qui est resté aussi pur de latin que s'il n'avait pas subi pendant six siècles le contact et la domination de la latinité. A peine y relève-t-on, à ce qu'on assure, quelques noms de mois plus ou moins latinisés. Pour le basque, c'est plus étrange encore. Les Vascons occupent les deux versants des Pyrénées. Non seulement ils sont aussi soumis que les Espagnols et les Gaulois qui les étreignent, mais ils surpassent les uns et les autres en fidélité, en loyalisme : longtemps Auguste ne se fia qu'à eux du soin de veiller sur sa personne, et l'on sait qu'un jour, dans la Gaule soulevée, ils sauvèrent les légions d'un désastre. Comment se fait-il donc que les Vascons, qui n'étaient qu'une poignée et comme un débris de peuple, aient défendu leur « euskara » contre le latin, tandis que les Gaulois, la plus grande nation de l'Europe, lui sacrifiaient leur « galou » ?

Mais voici qui est tout à fait incompréhensible. Comment les Gaulois, les Espagnols et les Italiens auraient-ils adopté le vocabulaire latin sans adopter en même temps la grammaire latine ? Car enfin on a beau subtiliser, ergoter et vétilier, l'on n'arrivera jamais à établir d'une manière sérieuse et acceptable que notre grammaire est née de la grammaire latine. Entre la syntaxe latine et la nôtre, il y a un abîme qu'aucun effort philologique ne saurait combler ; elles sont non seulement différentes, mais contradictoires. Le latin décline ses mots et conjugue ses verbes au moyen de flexions, et le français remplace les flexions par des prépositions dans les mots et par des auxiliaires dans les verbes. Le latin est une langue oblique et synthétique ; le français, l'italien et l'espagnol sont des langues directes et analytiques. Comment ceci peut-il sortir de cela ?

Tout esprit libre et sans parti pris, respectueux des lois de la logique et des témoignages de l'histoire, est nécessairement conduit aux conclusions suivantes :

1° Rome imposa le latin comme langue officielle et légale, mais sa politique large et avisée ne tenta jamais d'en faire la langue usuelle et maternelle des vaincus ; du reste elle n'y eût point réussi.

2° Sous le latin, langue d'État et langue de l'élite occidentale, tous les grands idiomes nationaux, avec leurs innombrables dialectes, continuèrent à être parlés par le peuple : le gaulois, l'italote et l'espagnol comme le basque et le berbère.

3° Si le français, l'italien et l'espagnol présentent plus de mots latins, c'est que les peuples qui les parlent furent originellement apparentés à celui du Latium, et qu'en raison de cette parenté leurs idiomes, outre leur fonds latin primitif, offrirent plus de prise au latin de la conquête.

4° Ce n'est point la latinité romaine et conquérante qui a fait l'unité de vocabulaire et de syntaxe des langues dites néo-latines, mais la communauté de race des peuples qui les parlent.

A tout cela l'on répond : Vous avez beau invoquer la logique et l'histoire, le fait philologique domine la question et le fait philologique prouve l'origine latine du français, de l'italien et de l'espagnol.

Assurément le fait philologique serait décisif s'il était bien et dûment établi, mais il ne l'est pas du tout. Avec toutes les subtilités du monde, le néo-latinisme n'arrive en réalité qu'à constater cette vérité banale, à savoir qu'il y a une assez grande quantité de mots latins dans notre langue.

Mais quant au fond de notre vocabulaire, mais quant à notre syntaxe, il lui est impossible de les rattacher au latin ; toute l'ingéniosité de ses trucs étymologiques, phonétiques et autres ne lui sert de rien.

Pour faire entrer dans la latinité notre idiome récalcitrant, on frappe en quelque sorte jusqu'aux fausses portes du latin. On s'est d'abord adressé au bas-latin, ensuite au latin fictif, et enfin au latin vulgaire. Par le bas-latin et le latin fictif, on opère sur les mots ou le vocabulaire ; par le latin vulgaire, sur la phrase ou la syntaxe.

Qu'est-ce que le bas-latin ? Pour être d'un usage général, les termes de haut et de bas appliqués à un idiome n'en sont pas, ce semble, plus exacts. Si l'on ne s'en servait que pour exprimer les deux âges extrêmes d'une langue morte, son enfance et sa vieillesse, par rapport à sa maturité, passe encore : c'est une métaphore comme une autre. Mais on attache à haut l'idée d'infirmité, et à bas l'idée de « déformité », de décadence et de décomposition : dans bas-grec et bas-latin, c'est l'idée de corruption qui domine. Est-ce bien juste ? Une littérature peut avoir

des hauts et des bas, mais on ne conçoit guère une langue haute ou basse : car, à quelque moment qu'on la prenne, elle est également parfaite, puisqu'elle suffit au peuple qui s'en sert. Tant qu'elle vit, elle change : la vie, c'est le changement, mais le changement n'est pas la corruption. Une langue ne se corrompt pas : ou elle évolue, ou elle meurt tout entière avec la race qui la parle, ou, si elle laisse une littérature, elle se survit en elle, sorte de momie littéraire. La plus surprenante évolution linguistique que l'on puisse imaginer est celle par laquelle le néo-latinisme transforme le bas-latin en langues néo-latines. Il appelle bas-latin le latin de cette période chaotique qui s'étend du v<sup>e</sup> au ix<sup>e</sup> siècle : manipulé par l'instinct des masses, il sortit du laboratoire populaire distillé en italien, en français et en espagnol. De ce latin décomposé seraient venus, par *antianus*, *bassus*, *bladum*, *boscum*, *brocca*, *molinus*, *scabinus*, *curatus*, *tortus*, etc., les mots *ancien*, *bas*, *blé*, *bois*, *broche*, *moulin*, *échevin*, *curé*, *tort* (dommage), etc. Seulement, si décomposé qu'on le suppose, encore faudrait-il que le bas-latin se retrouvât dans le latin d'une façon au moins embryonnaire. Or, tout le monde sait qu'il n'existe pas dans le latin de germes quelconques d'où aient pu sortir *antianus*, *bassus*, *bladum*, etc. Tous ces mots, et des centaines d'autres, sont tout bonnement du gaulois latinisé par la clergie. Grattez le bas-latin, vous trouvez le gaulois.

Le latin fictif est bien nommé : c'est une pure fiction philologique. Très commode, il est très employé. Il sert principalement à se tirer d'embarras sans compromettre l'autorité de certaines règles tenues pour infaillibles. Telle forme française ne peut et ne doit venir que de telle forme latine. Cette forme latine manque-t-elle, on la forge, et l'honneur des principes est sauf. L'habitude de feindre est devenue si naturelle qu'on feint uniquement pour le plaisir de feindre. Par exemple, on dérive *puccelle*, qui est le latin *pulcella*, littéralement conservé par l'italien, du fictif *pullicella* ; — *rebrousser*, qui est *revorsare*, de *brosse*, et *brosse* de l'ancien haut-allemand *burst* ; — *garenne*, qui est *harena*, le même qu'*arena*, du haut-allemand *waron*, prendre garde ; — *messe*, qui est *mesa*, ancienne forme de *mensa* (table, repas), de *missa*, participe passé de *mitto*, etc. On pousse la fiction jusqu'à des joyusetés dans le goût de celles-ci : *tuer*, de *tutari*, parce que, à force de protéger, on étouffe, on tue ; — *agassin* (bouton de vigne), d'*agacer*, parce que ce bouton « a quelque chose

de hardi et qui provoque »; — *celui*, de *ecce hoc illum*, etc.

Venons au latin vulgaire. Qu'il ait existé un latin vulgaire, c'est évident; il n'y a pas de langue littéraire sans patois. L'élite et la foule ont toujours parlé différemment le même idiome; du latin d'un paysan de la campagne romaine au latin de Cicéron il y avait autant de distance qu'il y en a du français d'un maraîcher de la banlieue parisienne au français d'un académicien. Mais ce latin moins correct et moins élégant n'est pas du tout ce qu'on entend par latin vulgaire. C'est tout un roman que le latin vulgaire du néo-latinisme; en voici l'analyse. Le latin vulgaire était une langue, le latin littéraire une autre. Tout les séparait, le vocabulaire et la syntaxe; ils étaient inintelligibles l'un pour l'autre. Le premier était l'idiome indigène et naturel du Latium. Lettrés ou illettrés, tous les Romains s'en servaient également et uniquement dans la vie ordinaire: c'était le parler de tous les jours et de toutes les heures. Le latin littéraire n'était qu'une langue de convention et d'apparat, toute grecque, par conséquent ignorée du peuple et connue des seuls lettrés. Il naît avec les premiers poètes, serviles imitateurs de la Grèce, jette tout son éclat au siècle d'Auguste, décline ensuite et disparaît avec l'empire, supplanté par le latin vulgaire. Celui-ci, léger et court vêtu, courait depuis longtemps le monde: du Latium, son berceau, il avait envahi l'Italie, la Gaule, l'Espagne et l'Afrique. Point d'entraves pour retarder sa marche: ni mots composés, ni flexions compliquées, ni inversions tortueuses, mais des vocables simples et une syntaxe alerte, de petites prépositions et de petits auxiliaires, une phrase brève et rectiligne, courant droit devant elle comme la pensée vole. C'est la langue populaire par excellence. L'Occident lui fait fête; tous les peuples l'adoptent et en oublient leurs idiomes. Vainqueur des multitudes, il entame le latin littéraire et précipite sa décadence. Il perce dans les rustiques solécismes de l'Echion de Pétrone, paraît dans l'africanisme d'Apulée, éclate dans le néologisme d'Ammien-Marcellin et triomphe dans la barbarie de Grégoire de Tours, qui est déjà du roman, c'est-à-dire du français, de l'italien et de l'espagnol. Le latin vulgaire est le véritable père des langues néo-latines.

Telle est en substance cette fantaisie philologique. Là où il n'y a rien, la critique perd son droit.

Faire du latin littéraire et du latin vulgaire deux langues autonomes, indépendantes l'une de l'autre, est une absurdité. Une

langue factice et de pure convention, une langue en l'air et sans racines populaires, comme l'eût été le latin littéraire, ne peut se concevoir que comme langue de caste, et il n'y avait pas de caste à Rome. De l'antique « Chant des frères arvaies » où il n'y a pas d'article, mais où il y a des flexions, jusqu'au dernier des écrivains latins, le latin se déroule à travers les âges toujours semblable à lui-même par le fond de son vocabulaire et de sa grammaire, mais se modifiant sans cesse avec le caractère de la civilisation et le tempérament du génie : toujours littéraire sous la plume et sur les lèvres de l'élite ; toujours patois, mais patois latin, dans la bouche du peuple.

Cependant, si romanesque qu'elle soit, l'idée de dériver les trois grands idiomes méditerranéens non plus du latin littéraire, le seul que nous connaissions, mais d'un latin vulgaire hypothétique et qui n'aurait plus rien de latin, cette idée n'en est pas moins infiniment intéressante et significative comme symptôme : elle indique, en effet, chez certains partisans du néo-latinisme, une sorte d'inquiétude et comme un commencement de doute. Ils n'ont plus la même foi sereine et imperturbable en leur système : ils en entrevoient l'inanité ; ils sont las et un peu honteux de ce fond de subtilités sur lequel il repose ; ils voudraient lui donner une plus ferme base. Surtout l'incompatibilité qui existe entre la syntaxe latine et la nôtre les tourmente : le moyen de faire naître celle-ci de celle-là et de leur découvrir un certain air de famille ? La syntaxe littéraire étant décidément inconciliable, on imagine une syntaxe vulgaire. Comme elle n'a pas laissé de trace par l'excellente raison qu'elle n'a jamais existé, on peut prendre avec elle toutes les libertés : on lui prête un article, on lui refuse des flexions, on la crée en un mot à l'image de la syntaxe des langues sœurs dont on veut qu'elle soit l'original. En vérité, tout cela ne vaut pas qu'on s'y arrête. D'abord il n'y a jamais eu de syntaxe latine vulgaire au sens où on l'entend. Ensuite, aurait-elle existé, que la difficulté serait la même que pour la syntaxe littéraire : comment aurait-elle pu se substituer à la syntaxe nationale et se maintenir en outre invariablement uniforme de l'Adriatique à l'Océan ? Enfin tout ce qui est incontestablement latin dans les langues méditerranéennes est du pur latin littéraire : par où tant de mots littéraires ont passé, pourquoi la syntaxe littéraire n'aurait-elle point passé ?

Le latin vulgaire est une fantaisie en pure perte : il ne re-

médie à aucune difficulté, à aucune invraisemblance, à aucune impossibilité; il ne sert à rien du tout.

Avant d'en venir à cette extrémité, avant d'imaginer un latin vulgaire radicalement différent du latin littéraire, le néo-latinisme avait distingué dans le latin des termes littéraires et des termes populaires. Ceci est un truisme. Il n'y a pas de langue où tous les mots conviennent à toutes les classes non plus qu'à tous les styles. Ni l'ode et la satire, ni la tragédie et la comédie, ni surtout la bonne compagnie et l'autre, ne parlent le même langage: est-ce à dire qu'elles ne parlent pas la même langue? Chaque idiome a ses mots plus nobles, plus familiers, plus populaires ou plus bas; tout le monde sent cela d'instinct pour sa langue maternelle. Mais la distinction est plus épineuse pour les langues mortes en général et pour le latin en particulier. Pour montrer, par la présence dans notre langue de *cheval, feu, jeu, bouche, battre, manger*, etc., que le vocabulaire des langues sœurs procède principalement du latin populaire, le néo-latinisme assure que *caballus, focus, jocus, bucca, batuere, manducare*, etc., étaient populaires, tandis que leurs synonymes *equus, ignis, ludus, os, verberare, edere*, etc., étaient littéraires. C'est une erreur: tous ces prétendus termes populaires appartiennent à la latinité la plus pure et la plus classique. Il est même remarquable qu'au meilleur temps de la langue *caballus* n'était guère usité qu'en poésie. Pourquoi l'Occident préféra-t-il le poétique *caballus* au prosaïque *equus*? Je n'en sais rien, ni personne. De fait, l'Occident n'avait rien du tout à préférer; il possédait *cheval* et *cavale*, c'est-à-dire le grec *καβάλλης*, en autant de formes qu'il y avait de dialectes de l'Océan à l'Adriatique, comme il possédait *âne* (jument), c'est-à-dire le grec *ἵππος*: qu'avait-il à faire de *caballus* et d'*equus*, qui ne sont que les formes latines de ces mêmes mots grecs? Ce qu'il y a de certain, c'est que, littéraires ou populaires, tous les mots véritablement latins de notre langue sautent d'abord aux yeux. Il n'est pas nécessaire d'aller au devin ou à l'étymologiste pour savoir que temple, monument, exemple, etc., viennent de *templum, monumentum, exemplum*, etc. Il est vrai que ces mots sont relativement peu nombreux et que si le néo-latinisme se bornait à proclamer leur évidente latinité, il n'y aurait plus de néo-latinisme. En résumé, le bas-latin, le latin fictif et le latin vulgaire ne sont que de misérables expédients imaginés par l'école néo-latine pour couvrir l'impuissance de son système.

La réalité historique et philologique est plus simple et plus lumineuse que toutes ces fantasmagoriques théories.

Sur les ruines de l'Occident romain, trois forces restèrent debout : des poignées d'envahisseurs, les multitudes indigènes et l'Église dominant les uns et les autres. Les barbares, une énergie inculte et incohérente, quoique déjà frottés de civilisation par leur long contact avec Rome, comme ennemis ou comme auxiliaires, n'établissent leur empire qu'en l'adaptant pour ainsi dire au sol. Ébranlées mais indéracinables, les masses populaires se raffermissent, imposent leur organisation, leurs mœurs et leurs idiomes : le germain authentique est une rareté dans notre langue. L'Église est l'âme de ce pêle-mêle et ordonne ce chaos. Elle a hérité de Rome la tradition administrative, juridique et littéraire ; elle est l'élite nouvelle, le savoir, la « clergie ». Le latin est sa langue officielle et littéraire : c'est en latin qu'elle légifère dans les conciles et les assemblées politiques ; c'est en latin qu'elle commente les Écritures, combat l'hérésie, écrit l'histoire, la chronique ou la légende. Ce latin n'est plus du latin classique ; soit ! mais c'est parfaitement du latin. Grégoire de Tours, dont on veut faire une sorte d'écrivain roman, est plus près de Suétone que celui-ci ne l'est des *Lois des douze tables*. Le latin ecclésiastique remplit, comme langue officielle et littéraire de l'Occident, l'immense interrègne qui commence à la chute de l'empire et finit à l'avènement des idiomes modernes. Mais pendant que seul il s'écrit, tous les idiomes nationaux se parlent, comme ils se parlaient sous l'empire. Ils se parlent si bien que l'Église ne cesse de recommander à ses prêtres de prêcher la multitude dans son « parler rustique », c'est-à-dire dans son dialecte national. Je dis dialecte national et non patois latin : car si la foule eût été capable de comprendre un patois latin, elle l'eût été de comprendre le latin ecclésiastique. L'indigène de Tusculanum pouvait, quoi qu'on dise, converser en son patois avec l'auteur des *Tusculanes*.

Le système administratif impérial avait survécu à l'empire ; la cité était restée l'unité primordiale. L'évêque s'y établit d'abord : dans l'universelle anarchie, il en devint le défenseur naturel et comme le premier magistrat moral. Le diocèse se greffe sur la cité ; leurs limites se confondent. Chez nous, jusqu'à la fin du siècle dernier, l'étendue de l'un représente assez exactement celle de l'autre. Autant de cités ou de diocèses, autant de dialectes

enfants de la même langue mère. Longtemps, peut-être jusqu'au ix<sup>e</sup> siècle, la partie cultivée du chef-lieu comprit le latin et l'évêque lui parla cette langue; mais la masse urbaine et surtout rustique n'entendait que son idiome naturel : pour évangéliser le peuple, le prêtre adopta le parler populaire. Ce qui se passe encore aujourd'hui dans notre Midi peut nous donner une idée de ce qui dut se passer alors : après tant de siècles de domination du français, la chaire villageoise continue à parler bigourdan en Bigorre et béarnais en Béarn. C'est à cette époque tardive, à ce contact incessant et comme à cette intimité de l'Église et du peuple qu'il faut surtout rapporter cette couche de latinité qui paraît d'abord dans les idiomes méditerranéens. Dans la cité Rome impériale ne voyait que la classe dirigeante, responsable de l'ordre et de l'impôt; elle n'avait point de commerce avec les masses populaires. L'Église, au contraire, parle à tous et prodigue son intensive culture à la foule comme à l'élite : de sa langue officielle rejaillirent sur les dialectes nationaux, encore sensibles et pénétrables, quantité de mots latins qui s'y incorporèrent. Mais si le latin ecclésiastique élabousse l'idiome indigène, celui-ci le lui rend au centuple. Chaque jour plus vigoureux, il l'envahit et le pénètre à son tour : de là ce bas-latin qui n'est pas du tout du latin, mais du gaulois traduit en latin et parfaitement reconnaissable sous son déguisement. Vient enfin le moment où les dialectes nationaux débordent de toutes parts, chassent le latin ecclésiastique de l'usage et l'exproprient en quelque sorte de la vie. Il traîne encore quelque temps, étranger au monde et purement scolastique. La Renaissance l'achève : le lettré remonte droit au latin classique, l'apprend et l'écrit, s'en sert comme d'une langue sacrée pour parler à ses pairs. Langue de collège et d'humaniste, le latin n'est plus qu'une langue morte. A partir du xv<sup>e</sup> siècle, il n'entre plus de latin dans notre langue que par l'intermédiaire des lettrés ou des savants : de populaire qu'elle était, l'importation devint uniquement littéraire et scientifique.

J. LEFEBVRE.

(A suivre.)